

Dictionnaire de l'Art Dramatique à l'usage des artistes et des gens du monde par Charles De Bussy (1866)

A.B.C DAIRE

CONTRE-SENS. Méprise ; défaut dans lequel tombe un acteur lorsque, par son geste ou l'inflexion de sa voix, il exprime un autre sentiment que celui des personnages qu'il représente, ou une autre idée que celle de l'auteur dont il est l'interprète. C'est ce qui arrive lorsque l'acteur n'a pas bien saisi l'esprit de son rôle, lorsqu'il n'a pas lu avec soin ceux des autres acteurs, lorsqu'il cherche à peindre les mots plus que les sentiments.

COUP DE THÉÂTRE. Événement imprévu, qui frappe subitement l'esprit et les yeux des spectateurs, et qui ajoute à l'intérêt de la pièce, soit en compliquant l'intrigue, soit en la développant ou en amenant le dénouement. On distingue 1° les coups de théâtre d'action ; 2° les coups de théâtre de pensée. Les coups de théâtre de la première espèce sont surtout prodigués dans les drames et les mélodrames.

COUPURES. Suppressions, corrections. Elles ont aujourd'hui lieu de quatre manières au théâtre : 1° lorsque l'acteur est paresseux ; 2° lorsqu'il veut se mettre à la place de l'auteur en corrigeant l'ouvrage ; 3° lorsqu'il est forcé d'apprendre en peu de temps ; 4° les coupures exigées par la Censure.

CRACHER SUR LES QUINQUETS. Faire des efforts inouïs, qui prouvent toujours, du reste, la faiblesse de l'acteur.

DÉBLAYER. Courir au but à toutes jambes ; négliger entièrement toutes les phrases incidentes pour produire de l'effet.

DÉFAUTS. (du latin defectus). Imperfections, vices, manques. Les défauts des grands acteurs et ceux des acteurs médiocres ne diffèrent souvent que du plus au moins. Le principal défaut de tous les acteurs est de ne point jouer d'après leur organisation naturelle. Les défauts ordinaires dans les divers genres sont 1° de n'être point à la scène ; 2° d'aspirer mal ; 3° de négliger la ponctuation ; 4° de parler plutôt au public qu'à leurs interlocuteurs ; 5° de chercher à obtenir des applaudissements en s'écartant continuellement de la nature par des cris, par un jeu forcé et ampoulé ; 6° de parler trop vite, défaut particulier aux commençants ; 7° de se parler entre acteurs pendant les scènes où ils croient n'avoir rien à faire, et presque toujours pendant le dénouement de la pièce.

DÉMARCHE. Allure ; façon de marcher ; manière d'agir ; mouvement. On ne saurait trop s'exercer dans la chambre à marcher ferme et bien sous soi, les jambes sur les pieds, les cuisses sur les jambes, le corps sur les cuisses, les reins droits, les épaules basses ; le col droit et la tête bien placée. Pour changer de direction en marchant, changer l'épaule, la tourner ou à droite ou à gauche. — En marchant, les gens qui pensent au passé regardent à terre, les gens qui pensent à l'avenir regardent au ciel ; les gens qui pensent au présent regardent devant eux ; les gens qui ne pensent à rien regardent de côté et d'autre.

(à suivre...)

Les rendez-vous de la mousson du 25 août 2011

/// 9h30 → 12h30 - Ateliers de l'Université d'été

/// 12h30 - Déjeuner avec un auteur

/// 14h - Lecture  

Une maison en or
De Gregory S. Moss (États-Unis)
Texte français de Grégoire Courtois
Dirigée par Véronique Bellegarde
➔ [Bibliothèque](#)

/// 16h - Rencontre très formelle avec Marie Clements

➔ [Salle Lallemand](#)

/// 18h - Lecture  

Au bord
De Claudine Galea
Dirigée par David Lescot
➔ [Cellier](#)

/// 20h45 - Lecture  


La pomme et le couteau
De Aziz Chouaki
Dirigée par Michel Didym et Laurent Vacher
Lecture radiophonique enregistrée en public
en coproduction avec France Culture
➔ [Amphithéâtre](#)

/// 22h30 - Lecture  

Contre l'amour
De Esteve Soler (Catalogne)
Texte français de Alice Denoyers
Dirigée par Véronique Bellegarde
➔ [Sainte-Marie au Bois](#)

/// 00h - Rendez-vous avec un auteur 

➔ [Chapiteau](#)

/// 00h - DJ Set 

On vous passera des disques
➔ [Chapiteau](#)

La meéc - la mousson d'été est subventionnée par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Général de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Pays de Pont-à-Mousson et est organisée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

En partenariat avec le Théâtre de la Manufacture - Centre Dramatique National de Nancy Lorraine, la Maison Antoine Vitez, l'Université Paul Verlaine - Metz, l'Université Nancy 2 (UFR de lettres et le Théâtre Universitaire de Nancy), Scènes et Territoires en Lorraine, Scène Action et la Librairie Geronimo - Metz

MPM Audiolight est le partenaire technique de la Mousson d'été



TIC₀₃

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le Journal de la Mousson d'Été
Jeudi 25 août 2011



ÉDITO

Mardi, tandis que, du haut de sa chaire, un conférencier illuminé tonnait contre la décadence du théâtre contemporain, une pluie soudaine s'est abattue sur la toile du chapiteau. Cette coïncidence troublante n'a pas manqué de réveiller la crainte du déluge chez certaines brebis mussipontaines. D'autant plus que, une heure seulement auparavant, un autre prédicateur, anglophone et radiophonique, dressait un portrait plutôt brutal et inquiétant de l'humanité.

Le lendemain, la voix d'un chaman déné, convoqué pour l'occasion, entonnait le chant de sa tragique prémonition : tôt ou tard, une pluie de feu viendrait s'abattre sur les hommes...

Voilà qui évoque étrangement la prophétie maya qui, depuis quelques temps, fait trembler toute une partie de l'humanité, celle qui se délecte de ce type de prédictions sensationnelles. C'est en 2012 que doit se produire, si les calculs sont bons, la fin du dernier cycle de notre civilisation. Alors, le soleil se lèvera pour atteindre le point d'intersection de la voie lactée et du plan écliptique. Notre planète subira de violents séismes et la terre intégrera, enfin, la cinquième dimension.

Sibylle Berg - Aziz Chouaki - Marie Clements - Joseph Danan - Marie Dilasser - Thibault Fayner - Claudine Galea - Marius Ivaskevicius - Denis Kelly - Catherine Leger - David Lescot - Rasmus Lindberg - Yannis Mavritsakis - Gregory S. Moss - Magali Mougel - Nathalie Quintane - Adam Rapp - Esteve Soler - Philippe Thibault - Gérard Watkins

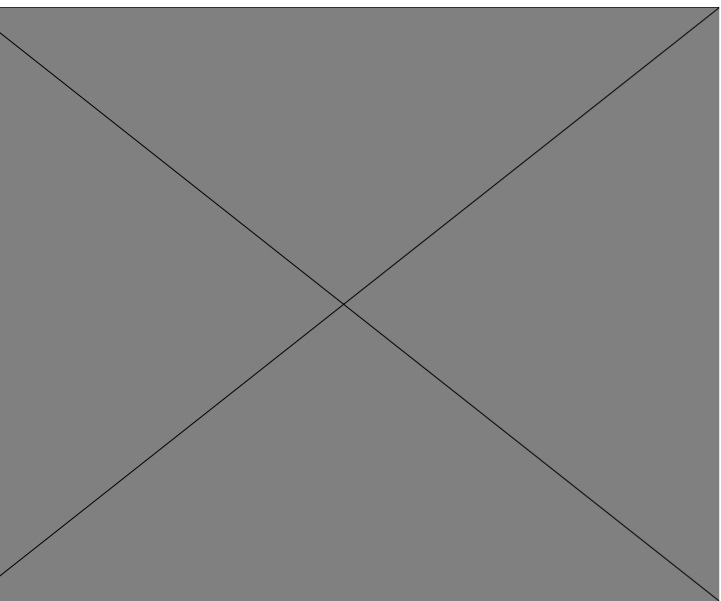
Faut-il faire commencer, ici, la chronique d'une fin du monde annoncée par l'ensemble des discours mystiques, politiques, économiques et... apocalyptiques ?

Pourtant, cette fin du monde prend des teintes bien singulières. Sur les pelouses de l'Abbaye, la pluie a été reçue comme un don de Dieu. Et passés les douze coups de minuit, le chapiteau s'est transformé, deux soirs de suite, en une sorte de jardin des délices. Les conversations aux couleurs variées n'ont jamais été si animées, et le rire cristallin des participants résonne gaiment dans moult recoins des bâtiments... laissant bien augurer d'un possible renouveau.

Et si l'Abbaye des Prémontrés était notre Arche de Noé ? Soyons à l'affût ! La création contemporaine pourrait être une re-Création, et, la Mousson 2011, le signe avant-coureur de la cinquième dimension maya !

Charlotte Lagrange

Rédaction: Olivier Goetz,
Charlotte Lagrange, Libya Senoussi
Graphisme : Florent Wacker



D'image et de chair

AU BORD

Texte de Claudine Galea
Traduction Blandine Pélissier

Il fut un temps où l'on cachait l'innommable, où l'on n'osait regarder les images qui témoignaient des atrocités commises par des hommes. Mais le monde d'aujourd'hui assume sa cruauté. Les clichés de torture dans la prison irakienne d'Abou Ghraib engendrent un véritable malaise. Pour Claudine Galéa, le fait de photographier ces actes, d'en diffuser les images si largement dans les journaux et sur le net et, enfin, de les regarder est le signe d'une désinvolture généralisée. Le signe que ces images ont perdu leur signification parce qu'elles l'emportent sur la réalité de ce qui a été vécu. L'auteur de *Au bord* cherche les mots pour redonner du sens à ces photographies. Et pour ce faire, il lui faut engager son propre corps. Elle part d'une photographie parue dans le *Washington Post* le 21 mai 2004 qui montrait une soldate tenant en laisse un détenu irakien. Cette photographie fait maintenant partie de notre imaginaire collectif comme une preuve parmi d'autres des exactions commises dans un ailleurs que l'on garde à distance.

Par un monologue qui pourrait s'apparenter à une conférence, elle tente de libérer l'émotion que cette photo a engendrée en elle et qu'une phrase du poète Dominique Fourcade a réactivée : « Je suis cette laisse en vérité ». Cette expression énigmatique jalonne le texte comme un slogan politique mais aussi comme un leitmotiv pour stimuler l'expression de sa propre intimité. C'est à partir de ces mots que la narratrice oscille entre une distance analytique et un lâcher prise de sa sensibilité. La volonté d'expliquer la torture ne lui permet pas de venir à bout de l'image. Il lui faut passer par la compréhension et la sortie d'elle-même, littéralement par l'ex-tase. Alors, elle reprend la phrase de Dominique Fourcade, se l'appropriant dans le tournant dans tous les sens et en l'adaptant à sa propre histoire. Cela sonne comme une incantation pour faire renaître la parole. Elle se projette dans la laisse, puis dans la femme qui tient la laisse, puis dans une femme qui serait tenue en laisse.

La féminité devient très vite un enjeu central d'*Au bord*. D'abord parce que la narratrice est aussi une femme. Mais aussi parce que la soldate évoque les autres femmes de sa vie, sa mère qui la tenait en laisse et la femme qui l'a aimée et délaissée. Le mot « laisse » éveille ainsi des flots d'images personnelles. L'auteure joue des sonorités pour

digresser d'une situation à une autre, pour faire jaillir la parole et combattre le silence dans lequel les clichés d'Abou Ghraib nous isolent. Et elle dépunaise la photo pour faire cesser le regard obscène. Mais c'est aussi une manière de recourir à l'imagination et au fantasme. Peu à peu, la soldate prend corps, parce qu'elle est nourrie de l'histoire de la narratrice, du personnage envahissant de sa mère, et de la chair des femmes aimées.

Le lien que la narratrice opère entre sa vie et la torture pourrait sembler disproportionné, et, en ce sens, choquant. Mais elle donne justement son histoire en pâture comme pour rejouer avec le spectateur le rapport du regardeur à la photographie. Elle nous amène à la regarder, elle, dévoilée dans son intimité non par l'image mais par la parole. Parce qu'il est gênant et impudique, le récit de la relation à sa mère et de son homosexualité réussit à redonner sens au cliché d'Abou Ghraib. Le langage de la narratrice se fait volontairement provocateur, comme pour nous violenter. Mais c'est elle aussi qu'elle violente par cette mise en danger. Et progressivement, presque anéantie par le combat qu'elle vient de mener, elle se met à nue dans une fragilité très émouvante. La litanie finale ressemble à des larmes de soulagement dans lesquelles se déversent les émotions éveillées par le cliché. La parole précède la volonté de dire et l'écriture se fait de plus en plus musicale.

Ce texte est vertigineux. Le politique y trouve une issue dans la réincarnation d'un corps qui revendique son droit à exister. Contre la laisse de la soldate qui signifie pour Claudine Galéa : « Je ne veux pas que tu sois », la chair féminine de l'auteur se dévoile et s'affirme devant nos yeux de spectateurs hypnotisés.

Claudine Galea écrit du théâtre, des romans, pour les adultes et pour les enfants, et des fictions pour la radio. En septembre, son nouveau roman *Le corps plein d'un rêve* sort dans la collection La Brune au Rouergue. Elle vient de terminer un texte pour le théâtre, *Quelqu'un m'attend de l'autre côté* et travaille sur un livret d'opéra avec le compositeur Alexandros Markéas.

T.C. On pourrait se demander, cher Jean-Pierre, s'il n'y a pas un décalage entre l'intellectualisme ou, disons, le caractère studieux des conférences et le rythme endiablé des ateliers et des lectures de la Mousson ?

J.-P. R. Justement, comme nous sommes toujours un peu dans l'urgence, ici, je crois qu'il est bon de prendre le temps de laisser à quelqu'un qui a approfondi une question précise le temps de développer quelque chose... De même qu'il est important que ce soit quelqu'un venu de l'extérieur, qui n'ait pas grand-chose à voir avec la Mousson et qui s'exprime de sa place, sur son propre champ. J'ai toujours été un peu réticent face à ces tables rondes où il a beaucoup trop de monde et des temps de parole forcément limités.

T.C. Qu'en est-il de ces « rendez-vous la nuit avec un auteur » ?

J.-P. R. C'est quelque chose qui m'importe beaucoup. Au début, Michel [Didym] m'avait demandé de faciliter les échanges entre le festival et l'université d'été. J'ai fini par proposer trois dispositifs. Le premier, officiel, est celui des rencontres de l'après-midi, ironiquement qualifiées de « très formelles ». Puis, il y a les « déjeuners avec un auteur » qui marchent formidablement bien. Pas d'intermédiaires : un groupe de douze déjeuneurs se débrouillent avec leur auteur. Enfin, le dispositif le moins formel : on prend un verre en fin de soirée. Là encore, pas d'animateurs, pas d'intervenant, seulement un rendez-vous... Ces trois formes très différentes de rencontres n'ont, au fond, qu'un seul but, celui de favoriser l'éclosion d'un échange. Je répète souvent aux étudiants que, s'ils réussissent à vaincre leur timidité, ils seront surpris de

Conversation avec Jean-Pierre Ryngaert

CONFÉRENCES, RENCONTRES, RENDEZ-VOUS (1)

constater à quel point leurs interlocuteurs sont contents de discuter avec eux.

T.C. Tout de même, ces échanges dramaturgiques à une heure avancée, n'est-ce pas une forme de stakhanovisme intellectuel ?

J.-P. R. Pas le moins du monde ! Le contenu de ces échanges n'a pas à être forcément intellectuel ! Les échanges sérieux passent aussi par des échanges moins sérieux. Aller à la rencontre d'un auteur par pure curiosité, comme si on allait voir une bête curieuse, ne me dérange pas le moins du monde. Ce que je trouve triste, c'est de faire venir des auteurs sans qu'ils aient le moindre contact avec le public.

T.C. Comment réagissent les auteurs ?

J.-P. R. Les auteurs sont enchantés. Ils sont contents. Moi qui ai beaucoup travaillé sur les conversations au théâtre, je trouve que le temps de la conversation, où l'on a aussi le droit de ne rien dire, où le fil du déjeuner, par exemple, sert de ligne de conduite, est très important.

T.C. Qu'est-ce qui resterait à imaginer pour améliorer encore ces dispositifs ?

J.-P. R. Je n'ai qu'un seul regret, c'est de n'avoir jamais réussi à organiser des rencontres avec les acteurs. J'aurais également aimé associer les metteurs en lecture. Mais ils travaillent trop, ils ne sont jamais libres. Une exception notable, cette année, Laurent Vacher, qui accompagnera Marie Clements.

Propos recueillis par Olivier Goetz

Souvenirs, anecdotes, et récits de moments forts récoltés de ci de là

AU FIL DE L'EAU

Au tout début de la mousson, on ne commençait pas une lecture sans avoir tous les accessoires cités dans le texte et ses didascalies. S'il était noté « il boit un verre de rouge », l'acteur se servait un verre de rouge, à tous les coups.

Depuis, ça a évolué : on a osé remettre ça en question, heureusement !

Laurent Vacher

Un souvenir très fort : une rencontre très formelle de l'université d'été avec l'auteur chinois de *Toilettes publiques*, Guo Shixing. Il avait été si ému par ce qui avait été dit par les stagiaires qu'il m'était tombé dans les bras.

Un souvenir marquant : m'être fait engueuler par un auteur après une rencontre de l'université d'été...

Jean-Pierre Ryngaert

Olivier Py en porte-jarretelles, avec faux-cils et boa, dans son *Cabaret de Miss Knife*. C'était incroyable : une espèce

d'apparition dans la salle de Bibliothèque. Et après son cabaret, il venait faire le barman au Caveau...

Véronique Felenbok

Une très belle lecture. Celle d'un texte de Rodrigo Garcia : *je crois que vous n'avez pas bien compris*, en 2001, avec l'acteur Marcial di Fonzo Bo. C'était une sorte de monologue conçu comme un manuel d'éducation pas piqué des hannetons. Et Marcial di Fonzo Bo devait l'adresser à un garçon d'une dizaine d'années. Mais comme il ne voulait pas avoir le texte en main, une traductrice lui a soufflé le texte. C'était étrange parce qu'elle parlait comme si elle était lui. C'était devenu un monologue à deux voix. La lecture a eu lieu au Grenier dans une chaleur caniculaire pire que celle de ces jours-ci. Mais ça a été un moment absolument magique !

Patrick Ellouz

Propos recueillis par C.L.

D

UNE MAISON EN OR

Texte de Gregory S. Moss
Texte français Grégoire Courtois

Noyade sur scène

LA POMME ET LE COUTEAU

Texte de Aziz Chouaki

Ramdane n'aime pas l'eau, il ne sait pas nager. Lui et Ali habitent le même bidonville en France, ils sont originaires du même village et défendent la même patrie. Ils se préparent à manifester pacifiquement contre le couvre-feu qui leur a été imposé et pour l'indépendance de leur pays d'origine. Ils sont Algériens. Ils ne l'ont sans doute pas fait exprès, mais pour le Préfet, c'en est déjà trop. L'histoire de La Pomme et le couteau fait référence à la répression sanglante du 17 octobre 1961 qui a été menée contre les manifestants algériens.

Pourrait-on qualifier La pomme et le couteau de théâtre documentaire ?

La pièce aborde effectivement un vrai fait divers mais cela ne fait pas d'elle du « théâtre documentaire ». En effet, tous les personnages, hormis le préfet Papon, sont des fictions. C'est le rôle du théâtre de prendre le documentaire par effraction. Je ne m'en tiens pas au simple constat.

Pourquoi citez-vous à plusieurs reprises Albert Camus ?

En effet, je fais référence à son roman L'Étranger. Lorsque le Préfet raconte à Sylvie, la journaliste, le moment où Meursault tire sur un Arabe qui a sorti son couteau, il détourne la philosophie de Camus en sa faveur. Car en réalité, Meursault tire dans le reflet du soleil que le couteau génère. C'est pour montrer la manipulation que Maurice Papon exerçait.

Pourrait-on comparer votre travail à celui du réalisateur Rachid Bouchareb vis-à-vis de son film *Hors-la-loi* ?

La démarche va dans le même sens, nous interrogeons tous les deux la mémoire des immigrés des pays nord-africains, mais l'approche est complètement différente. Quelque chose me dérange chez lui. C'est son côté un peu trop manichéen. Ses personnages principaux sont toujours des héros et les autres des méchants. Dans ma pièce, il y a des bons et des mauvais des deux côtés.

Petit traité de discrimination maghrébine à l'usage des honnêtes gens
D'après la thèse du Professeur Porot (personnage de la pièce) sur l'activité mentale des Maghrébins

« Le Nord-Africain se définit comme un débile hystérique, sujet de surcroît, à des impulsions homicides imprévisibles »
Jack l'éventreur n'était pas Anglais mais Marocain. Francis Heaulmes n'était pas Français mais Tunisien. Et Marc Dutroux, tout le monde pensait qu'il était Belge. Eh bien non. Ses parents sont bien d'origine égyptienne. Tous ces grands tueurs en série ne le savaient même pas. Les pauvres !

« Le Maghrébin représente, parmi les races blanches

méditerranéennes, le traînard resté loin en arrière, et fait partie des races condamnées à s'éteindre » Alors, arrêtez tout de suite de manger du couscous royal et de boire du Sidi-brahim (vin de là-bas) sinon vous risqueriez d'en devenir un et de disparaître à votre tour.

« L'indigène maghrébin est situé à mi-chemin entre l'homme primitif et l'homme occidental évolué » C'est pour cela qu'ils ne travaillent pas et qu'ils se contentent des aides sociales. Ceux qui ont un métier ne sont que des comédiens, ils font semblant. Ceux du domaine théâtral sont les pires. Méfiez-vous !

LS

Conversation avec Jean-Pierre Ryngaert

CONFÉRENCES, RENCONTRES, RENDEZ-VOUS (2)

T.C. On pourrait se demander, cher Jean-Pierre, s'il n'y a pas un décalage entre l'intellectualisme ou, disons, le caractère studieux des conférences et le rythme endiablé des ateliers et des lectures de la Mousson ?

J.-P. R. Justement, comme nous sommes toujours un peu dans l'urgence, ici, je crois qu'il est bon de prendre le temps de laisser à quelqu'un qui a approfondi une question précise le temps de développer quelque chose... De même qu'il est important que ce soit quelqu'un venu de l'extérieur, qui n'ait pas grand-chose à voir avec la Mousson et qui s'exprime de sa place, sur son propre champ. J'ai toujours été un peu réticent face à ces tables rondes où il a beaucoup trop de monde et des temps de parole forcément limités.

T.C. Qu'en est-il de ces « rendez-vous la nuit avec un auteur » ?
J.-P. R. C'est quelque chose qui m'importe beaucoup. Au début, Michel [Didym] m'avait demandé de faciliter les échanges entre le festival et l'université d'été. J'ai fini par proposer trois dispositifs. Le premier, officiel, est celui des rencontres de l'après-midi, ironiquement qualifiées de « très formelles ». Puis, il y a les « déjeuners avec un auteur » qui marchent formidablement bien. Pas d'intermédiaires : un groupe de douze déjeuneurs se débrouillent avec leur auteur. Enfin, le dispositif le moins formel : on prend un verre en fin de soirée. Là encore, pas d'animateurs, pas d'intervenant, seulement un rendez-vous... Ces trois formes très différentes de rencontres n'ont, au fond, qu'un seul but, celui de favoriser l'éclosion d'un échange. Je répète souvent aux étudiants que, s'ils réussissent à vaincre leur timidité, ils seront surpris de

constater à quel point leurs interlocuteurs sont contents de discuter avec eux.

T.C. Tout de même, ces échanges dramaturgiques à une heure avancée, n'est-ce pas une forme de stakhanovisme intellectuel ?
J.-P. R. Pas le moins du monde ! Le contenu de ces échanges n'a pas à être forcément intellectuel ! Les échanges sérieux passent aussi par des échanges moins sérieux. Aller à la rencontre d'un auteur par pure curiosité, comme si on allait voir une bête curieuse, ne me dérange pas le moins du monde. Ce que je trouve triste, c'est de faire venir des auteurs sans qu'ils aient le moindre contact avec le public.

T.C. Comment réagissent les auteurs ?

J.-P. R. Les auteurs sont enchantés. Ils sont contents. Moi qui ai beaucoup travaillé sur les conversations au théâtre, je trouve que le temps de la conversation, où l'on a aussi le droit de ne rien dire, où le fil du déjeuner, par exemple, sert de ligne de conduite, est très important.

T.C. Qu'est-ce qui resterait à imaginer pour améliorer encore ces dispositifs ?

J.-P. R. Je n'ai qu'un seul regret, c'est de n'avoir jamais réussi à organiser des rencontres avec les acteurs. J'aurais également aimé associer les metteurs en lecture. Mais ils travaillent trop, ils ne sont jamais libres. Une exception notable, cette année, Laurent Vacher, qui accompagnera Marie Clements.

Propos recueillis par Olivier Goetz

L'avis des moussonneurs

SUR LE VIF

Suite à la conférence de Pierre Banos sur « L'édition et l'écriture dramatique à l'ère numérique », la rédaction du Temporairement Contemporain a voulu connaître le point de vue de ses lecteurs. Nous vous avons demandé si le numérique représentait un danger pour l'édition des textes théâtraux.

Jules étudiant : « Non, car c'est vraiment chiant de lire en PDF sur l'ordinateur. Ensuite, si on imprime, ça prend du temps et économiquement ce n'est pas plus avantageux. En plus, dans une bibliothèque, un gros paquet de feuilles est assez moche. Rien de tel que d'avoir le bel objet-livre d'un texte qui nous a plu. »

Virginie libraire : « On subit cette menace au quotidien en librairie. Le vrai danger c'est que le lecteur oublie le rôle du

libraire dans la découverte d'une œuvre, ou encore oublie ce qui se cache derrière l'achat d'un livre, à savoir une création. Internet ne peut pas remplir ce rôle. »

Marielle comédienne : « Moi, en tant qu'actrice, je ne lis jamais une pièce sur écran. Dans la profession, on a besoin de griffonner, de revenir en arrière. Donc non, le numérique n'est pas un danger. Puis c'est agréable de triturer le papier, de le voir se corner au fur et à mesure, le regarder vieillir comme un être vivant. »

Propos recueillis par Lybia Senoussi